



## **INTROJECTION ET « TENTATION DE L'ESPACE » DANS LE « LENZ » DE BÜCHNER : RÉCIT D'UNE MORT PSYCHIQUE**

**L**es papillons qui se disposent en file sur les tiges telles des clochettes suspendues aux brins de muguet seraient soumis, écrit Roger Caillois, dans *Mimétisme et psychasthénie légendaire*<sup>1</sup>, à la « tentation de l'espace ». Dans son article l'auteur pose la question de la relation à l'espace de l'organisme vivant en étudiant le mimétisme animal, et les troubles des rapports de la personnalité et de l'espace, troubles qu'il dénomme « psychasthénie légendaire ».

Son idée directrice, celle que je vais tenter de retrouver dans cette présentation du texte Lenz de Büchner, est de donner une racine commune au phénomène du mimétisme et de la psychasthénie<sup>2</sup> par le biais de leur rapport à l'espace.

Caillois parle de « tentation de l'espace », en corollaire de l'idée de « dissolution dans l'espace », que ce soit dans le cas du mimétisme ou dans celui de la psychasthénie.

Ainsi que dans sa recherche sur le mythe en général Caillois tente, et c'est ce qui m'a intéressée, d'utiliser le mimétisme biologique comme instrument de prospection psychologique.

En m'inspirant de Ferenczi et de son concept d'introjection ainsi que des travaux de Winnicott sur les « agonies primitives » dans *Jeu et Réalité*, il me semble possible de prolonger cette prospection sur un versant plus psychanalytique.

Mon hypothèse est que c'est à une sorte de « tentation de l'espace » que pourrait être soumis Lenz dans sa lutte pour survivre à la menace de désorganisation de son Moi, et cela sur le mode de l'introjection ferenczienne. De fait j'ai envie d'appeler cette tentation de l'espace « tentation placentaire » et parler dès lors de « transfert placentaire ».

En parallèle je voudrais rendre davantage lisibles les éléments de psychose chez Lenz, et la « dimension psychotique »<sup>3</sup> de son transfert sur le pasteur Oberlin, en particulier.

<sup>1</sup> Roger Caillois, *Le mythe et l'homme*, 1938, p.86.

<sup>2</sup> Ce mot de « psychasthénie », un terme du Dr Pierre Janet, psychologue et philosophe du début du XX<sup>ème</sup> siècle, est à comprendre ici au sens très large de « faiblesse de la synthèse psychique ». Pour autant il ne s'agit pas dans mon texte de poser un diagnostic quelconque sur la souffrance de Lenz.

<sup>3</sup> Voir ce qu'en écrit Pierre Delaunay dans un texte accessible sur Internet, savoir *Correspondances freudiennes*, n°26, Lyon, mai 1989.

## I. DISTINCTION DE L'ORGANISME ET DU MILIEU

*Dans un premier temps Roger Caillois analyse le mimétisme animal sous l'angle de la « distinction » en général.*

*« Parmi les distinctions », écrit-il, « aucune assurément n'est plus tranchée que celle de l'organisme et du milieu, il n'en est aucune du moins où l'expérience sensible de la séparation soit plus immédiate »<sup>1</sup>.*

*Dès les premiers mots du Lenz de Büchner la question de la distinction, et de la séparation d'avec le milieu, ici figuré par la forêt vosgienne, est centrale.*

*Lenz est en route pour rejoindre Waldersbach où son ami Kaufmann l'envoie auprès du pasteur Oberlin afin d'y retrouver quelque équilibre mental.*

*Lenz en effet va mal. Excédé par ses « âneries » son ancien grand ami Goethe vient de le chasser de Weimar où Lenz l'avait rejoint après leur séjour à Strasbourg.*

*Lenz marche... et les rochers, la « pierraille grise », les sapins, les chemins marchent avec lui. Son cœur qui tressaille fait sauter les pierres, et les frissons qui le secouent sont ceux de la forêt qui l'avale dans sa course.*

*Domage « qu'il ne puisse pas marcher sur la tête »<sup>2</sup>... D'entrée le récit de Büchner nous met la tête à l'envers. C'est que « le ciel et la terre se fondaient en un seul ».*

*Ne s'agit-il pas pour Lenz en quelque sorte de tenter de s'assimiler au milieu, comme Caillois le suggère pour le mimétisme ? Et cela dans un double mouvement, on le verra, d'absorption en soi et de dissolution.*

*Quitte à se retrouver, comme les papillons qui se prennent pour les clochettes d'un brin de muguet, la tête à l'envers.*

*Mais à quel milieu s'agit-il de s'assimiler, ou de s'accorder, sinon à celui de nos semblables, si l'on n'est pas chenille ou papillon ?*

*Alors Lenz, homme essentiellement désaccordé, ne chercherait-il pas d'abord un semblable qui puisse le convaincre de faire partie du monde des humains ? Un semblable à défaut d'un autre et, d'abord, du premier autre.*

*Une interprétation possible de la quête de Lenz - j'avancerai de façon très classique pour commencer, ce sera une première couche du feuilleté interprétatif nécessaire - pourrait être celle de l'aspiration vers un semblable qui, par exemple, le guérirait de sa rupture avec Goethe, cet ami auquel on sait à quel point Lenz avait voulu se lier, et ressembler, sans jamais pouvoir vraiment s'accorder avec lui.*

*À défaut d'intimité véritable avec Goethe, la « tentation » du semblable avait alors été très puissante, dévorante même pourrait-on dire !*

<sup>1</sup> Caillois, *op.cit.*, p.86.

<sup>2</sup> Georg Büchner, *Lenz*, 2009, traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, édition Vagabonde, p.15.

Dans *Poésie et Vérité* Goethe raconte comment Lenz lui avait adressé un texte, au titre « bizarre » écrit-il, intitulé en effet « Sur notre mariage », dont l'objet était principalement la description de la relation des deux amis, et la comparaison de leurs talents.

« Tantôt il paraissait se subordonner, tantôt s'égaliser à moi »<sup>3</sup>, s'étonnait Goethe. Se rapprocher, se comparer, puis se ressembler, s'assimiler, pour enfin (s') appartenir ?

Ce sont les diverses faces de la même quête, celle du semblable.

S'accorder ne fait pas partie de la séquence...

De fait l' « accordage affectif »<sup>4</sup> est en panne, et cela depuis longtemps, on le verra.

Cette relation narcissique au semblable, et le rapport, mortifère on le sait, introduit ici par le personnage fraternel incarné par Goethe, sont possiblement la réactualisation d'une relation plus ancienne, celle de Lenz avec son père.

Le plus étonnant, ou bien probablement ne l'est-ce justement pas du tout, c'est que la configuration originelle familiale de Goethe reprend des éléments comparables à ceux retrouvés dans la biographie de Lenz.

Cette similitude favorise une version « fratricide » de la lecture, version courante parmi d'autres, des rapports de Goethe et de Lenz, d'autant qu'une lutte à mort, psychiquement et littérairement parlant, y mettra fin à Weimar en 1777. Il est vrai que, bien avant Goethe, Lenz avait échoué dans sa première tentative d'appartenance, et de recherche d'accord. C'est ce que l'histoire de ses relations avec son père, peut laisser supposer, un père pasteur (un de plus...) en Lettonie, au bord de la Baltique.

Jamais Lenz ne pourra se réconcilier avec ce père, un père violent, et surtout, « discordant par rapport à sa fonction », comme a pu le formuler Lacan à propos des pères de psychotiques. Ou encore, comme on peut le lire dans les *Écrits*, à propos du père de Schreber, un père qui incarne la Loi, mais qui ne la transmet pas<sup>5</sup>.

Ce sont des hypothèses également pertinentes dans le cas de Lenz.

<sup>3</sup> Goethe, *Poésie et Vérité*, 1941, Aubier, p.385.

<sup>4</sup> STERN (1989) parle d'accordage affectif ou harmonisation affective entre la mère et l'enfant.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *Écrits*, 1966, Seuil, p.579.

« Les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose (...), tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude. » Il semble que le père de Lenz, pasteur, puis surintendant général de l'Eglise luthérienne de Livonie, ait été un père de cet ordre. Il imposa la voie religieuse à tous ses fils, chassant le seul d'entre eux, Jacob Lenz, qui avait osé la refuser.

Mais c'est bien sûr aussi de cette inadaptation au monde que procède l'œuvre de Lenz, celle d'un rebelle irréductible, à l'image du mouvement littéraire « Sturm und Drang ». <sup>6</sup> Mais cela c'est une autre histoire, une autre vision du monde...

Retrouver son semblable donc, au sens fort, c'est-à-dire, se sentir à nouveau humain, se ré-humaniser par une tentative de fusion, de collage avec l'environnement, avec le premier environnement post natal, celui de la nature, on pourrait dire sur un mode d'« identification adhésive », cela peut être une réaction, un déni de l'insupportable douleur de la séparation.

Douleur de la séparation, ou plus exactement, douleur de la « fêlure primordiale »<sup>7</sup> vécue lors du stade du miroir.

Tentation de l'espace et tentation de symbiose vont ici ensemble. Ou tentation placentaire ?

Cela pourrait être une interprétation de la marche inaugurale de Lenz dans la montagne que cette négation, éprouvée dans le corps, de la séparation, ou négation de la « fêlure », par le fait de l'absorption de l'espace qui sépare. Bientôt, lorsque le marcheur aura atteint son but, il n'y aura plus de « vide ».

« Courir derrière le soleil » dit Lenz, pour empêcher la nuit, la séparation, d'advenir.

Alors seulement s'accomplira le rêve d'un cercle narcissique parfait, celui que réalise le placenta, entre les espaces interne et externe, fantasmatiquement. Celui de l'immédiateté de l'amour ?

C'est toute l'histoire de Lenz.

Et peut-être un peu celle de Büchner ? Il faudrait pouvoir aller plus loin dans cette idée d'un Büchner, frère de misère de Lenz...

Comme on le verra plus loin c'est avec la tentation du retour à une vie foetale que le risque de « dépersonnalisation », de désagrégation, apparaît.

Mais, davantage que de retour à une vie foetale, comme je viens de le dire, il me semble plus exact de parler, dans le cas de Lenz, de retour à une vie **co-placentaire**<sup>8</sup>, dans le sens où la distinction, la séparation d'avec le milieu n'est pas acquise, où le semblable c'est soi, c'est du soi à l'identique.

<sup>6</sup> Lenz est avec Goethe l'un des fondateurs du mouvement « Sturm und Drang » (« Tempête et passion »), mais le seul dont la révolte durera jusqu'à sa mort. Surtout connu pour son œuvre dramatique où s'exprime une critique sociale exacerbée à travers des personnages en proie à la violence de l'instinct, il contribua avec Goethe à la diffusion de l'œuvre shakespearienne.

<sup>7</sup> Pour Lenz le monde a une « déchirure géante », écrit Büchner, p.77.

<sup>8</sup> Je n'ai que les termes médicaux à ma disposition. Quand je dis « placenta » c'est pour parler de la masse placenta-liquide amniotique, afin de désigner ce dont le fœtus, en naissant, se sépare. Peu à voir avec la définition scientifique donc...

*Et où l'assimilation au milieu, dans ce milieu intra-utérin, est totale et accomplie, du moins rétrospectivement.*

*Je m'explique. Je pense en disant cela à l'espace utérin, certes, mais surtout au placenta et à son environnement liquide, en tant que masse ressentie par le fœtus, de façon concrète, tangible.*

*Je veux dire exclusivement perçue concrètement et non représentée, du moins j'en fais l'hypothèse. Perçue ? Peut-être serait-ce plus juste de dire « vécue » ?*

*Ou « a-perçue » comme le disent les philosophes... Un avant de la perception ?*

*Pour simplifier, je continuerai à dire « perçu » tout en sachant que ce mot ne convient probablement pas non plus dans ce que l'on entend par « troubles de perception de l'espace ».*

*Il y a, à mon sens, dans la sensation de l'espace comme un écho de la sensation due aux masses placentaires : espace et masses placentaires seraient des stimuli suscitant des réponses semblables.*

*Cette hypothèse d'un espace comme masse ressentie, éprouvée matériellement, me permet de décrire les troubles de perception de l'espace de Lenz en termes de troubles de l'expérience placentaire première, et de continuer ainsi sur l'idée de troubles de l'« accordage ».*

*Lenz, après son errance parmi divers espaces incompréhensibles, emplis de « rien », d'un « vide », et d'une effroyable solitude, en vient, au terme de sa quête, à « se cogner contre le ciel » en étouffant.*

*C'est du fait que le corps de Lenz ne sait pas où se mettre, entre du vide et du plein, et je m'inspire là encore des réflexions de R. Caillois, que le placenta a pu, préalablement à ce qu'il en sera plus tard de sa perception de l'espace, et de manière analogue, être perçu par Lenz comme une masse qui le poursuit, et le cerne, avant de l'engloutir. C'est une idée...*

*Il y aurait alors comme une sorte de transfert placentaire sur la nature, dirais-je, lors de cette traversée où « tout était si petit, si proche, si humide »<sup>9</sup>. Un transfert au sens habituel, savoir celui de l'actualisation des relations fœtales avec son milieu, avec cet ensemble placenta-liquide amniotique.*

*La tentation de l'espace c'est ici celle d'un monde intra-utérin, mais plus précisément placentaire. Puisque la seule expérience d'assimilation fantasmatiquement réussie serait celle-là, celle de l'assimilation à l'espace intra-utérin.*

*Le transfert sur la nature, sur les lieux qu'il parcourt en tous sens, est d'abord un transfert sur l'espace, un transfert sur le cadre en somme, mais dans sa dimension placentaire.*

<sup>9</sup> G. Büchner, *op.cit.*, p.15.

Ce n'est pas un transfert sur une quelconque Mère nature, dans le sens où, pour moi, l'espace n'est que perçu, ou aperçu, et donc placentaire, mais non encore représenté.

La dépersonnalisation procède donc ici, en particulier, de l'assimilation au placenta, et à l'espace si la perception qu'on en a ne s'accompagne pas de représentation.

Pour Roger Caillois, « la fin », c'est-à-dire le but, du mimétisme « semble bien être l'assimilation au milieu ».

Pour lui le mimétisme, dans un « sens statistique » insiste-t-il, c'est une « pathologie » dans le monde animal.

« C'est un luxe dangereux », précise-t-il, « car il n'est pas sans exemple que le mimétisme fasse tomber l'animal de mal en pis : les chenilles arpeuteuses simulent si bien les pousses d'arbuste que les horticulteurs les taillent avec un sécateur. »<sup>10</sup>

« La dépersonnalisation par assimilation à l'espace, c'est-à-dire ce que le mimétisme réalise morphologiquement dans certaines espèces animales »<sup>11</sup> est un processus décrit par Caillois pour mettre en relation le « psychasthène » face à l'espace vécu comme une puissance dévoratrice et l'animal qui cherche à être en quelque sorte « possédé » par l'espace en mimant.

Caillois ajoute que, dans le phénomène mimétique, quand l'animal mime le végétal, il « abandonne ses fonctions de relation. La vie recule d'un degré ».

C'est bien évidemment tout à fait en accord avec ce que la psychanalyse dit de la « régression », que ce soit dans le sommeil, ou bien du moment psychotique, parfois nécessaire à la survie, chez l'individu.

Au sein de la nature Lenz se trouve pris dans la « tentation de l'espace » qui s'exerce sur lui, à défaut de pouvoir « dépasser », ou pour en revenir à Caillois, « outrepasser » (p.117) la menace de mort que vit tout un chacun dans l'épreuve du miroir du « narcissisme primaire »<sup>12</sup>.

Malgré sa recherche éperdue d'un « moi idéal », d'abord incarné en Goethe, puis en Dieu et Oberlin, d'un moi idéal qui pourrait l'accompagner dans sa traversée, c'est une épreuve que Lenz ne franchira pas, on le sait.

Expulsé par Goethe de Weimar où il l'avait suivi, Lenz se retrouve donc sans repères. « Il n'est plus », comme l'écrit Caillois à propos du mimétisme animal,

<sup>10</sup> R. Caillois, op.cit., p.106.

<sup>11</sup> R. Caillois, op.cit., p.112.

<sup>12</sup> Voir le chapitre « Le miroir » dans L'image inconsciente du corps de Françoise Dolto, p.147.

qu'un « point parmi d'autres » et « ne ne sait plus où se mettre »<sup>13</sup>.

Il faut rappeler que Lenz, à l'époque de son amitié avec Goethe à Strasbourg, avait déjà tenté de « se mettre » en Goethe en quelque sorte lorsqu'il avait tenté de séduire son amie Frédérique Brion. Il imitait alors Goethe, au sens fort, en essayant de se mettre à sa place, très concrètement.

Il s'agissait là d'une tentative d'association par contiguïté, ce qui est une « tendance impérieuse chez le primitif »<sup>14</sup>, commente Caillois. L'idée est que la séparation n'est plus possible une fois que les choses ont été en contact ne serait-ce qu'une seule fois. Une sorte de frayage aurait ainsi eu lieu, permettant le retour ?

Ou bien s'agit-il encore d'effacer la « fêlure primordiale », ou de la nier ?

C'est aussi là que le transfert sur Oberlin me semble placentaire, avant que d'être maternel, ou paternel : il s'agit de retrouver la parfaite assimilation au milieu de la vie foetale, d'oublier la rupture primordiale d'avec le milieu placentaire lors de la naissance. Goethe, Dieu, puis Oberlin peuvent être compris en termes de **substituts placentaires**, ou gémellaires.

En somme, pour reprendre la célèbre formule freudienne, Lenz souffrirait de **réminiscences placentaires** !

De fait, après avoir échoué à se remplir de Goethe, puis de Dieu comme on le verra, ce sera dans le pasteur Oberlin qu'il tentera de se fondre après avoir échoué à « remplir l'horrible vide » lors de ses premiers jours à Waldersbach.

De sa « folie sans issue » il est dit que « l'instinct de conservation le propulsa » : « il se précipita dans les bras d'Oberlin, il s'accrocha à lui comme s'il voulait pénétrer en lui »<sup>15</sup>.

À de très nombreuses occurrences, on pourrait en relever à chaque page, Lenz se perd, perd son corps, et ne se retrouve plus malgré ses élans pour pénétrer un monde, ou en être pénétré ; c'est un monde qui se refuse à lui.

Il « se » perd, car il ne « se » retrouve pas à l'endroit où il est, et cela de moins en moins métaphoriquement parlant, au fur et à mesure que sa désagrégation progresse.

De fait ses efforts d'assimilation de l'espace ne font que le déposséder de lui-même, pour reprendre le vocabulaire phénoménologique de Caillois.

La distinction du dehors et du dedans s'efface.

<sup>13</sup> R. Caillois, *op.cit.*, p.110.

Il faut pouvoir se distinguer de son milieu pour savoir où se mettre...

<sup>14</sup> R. Caillois, *op.cit.*, p.106.

<sup>15</sup> G. Büchner, *Lenz*, p.83.

Roger Caillois cite les analyses de Minkowski sur la peur du noir pour illustrer cette idée d'un espace rendu presque tangible par l'absence de lumière. On rejoint là ses considérations sur le mimétisme, et le rôle de l'élément visuel, comme on le verra plus loin.

De fait la matérialité de l'expérience de l'espace pour Lenz est renforcée par la tombée de la nuit, par l'obscurité. Si le noir terrorise Lenz c'est parce que le noir le « touche », sans aucune possibilité de métaphore.

Dans le noir de sa chambre, c'est une « peur indicible » qui l'envahit lorsqu'il s'y retrouve seul, le premier soir, après son arrivée chez Oberlin.

« Ce fut vide de nouveau, comme sur la montagne ; mais il ne pouvait plus le remplir de rien, la lumière était éteinte, l'obscurité avalait tout (...) il était un rêve pour lui-même »<sup>16</sup>.

Comment retrouver le sentiment d'un dehors et d'un dedans sinon par le recours à la sensation, en particulier par la douleur ? Lenz se précipite en bas de l'escalier, sort se jeter contre les pierres, se griffe, et plonge enfin dans l'eau glacée de la fontaine.

N'est-ce pas aussi une façon d'être touché par quelque chose qu'on reconnaît comme touchant, au sens matériel, que ce soit l'eau, ou la pierre ?

Et non par du noir qui avale tout et qui ne peut que renvoyer à de l'aperception originaire.

C'est alors, écrit Büchner, que Lenz se reprend...

Rappelons avant de poursuivre une brève définition que donne Ferenczi de son concept d'introjection.

L'introjection est « l'extension au monde extérieur de l'intérêt, à l'origine auto-érotique, par l'introduction des objets extérieurs dans la sphère du Moi. »<sup>17</sup>

La séquence la plus troublante, la plus efficace aussi pour comprendre chez Lenz la « tentation de l'espace », et le lien avec le ratage d'une introjection qui ne peut pas dépasser le stade de l'absorption, me semble cependant être la suivante.

« Il était là debout, haletant, le corps penché en avant, les yeux et la bouche grands ouverts, il croyait qu'il fallait qu'il aspire la tempête en lui, qu'il prenne tout en lui, il s'étendait et recouvrait la terre et s'enfouissait dans le tout, c'était une jouissance qui lui faisait mal<sup>18</sup>. »

<sup>16</sup> G. Büchner, op.cit., p.23.

<sup>17</sup> Sandor Ferenczi, Psychanalyse I, 1975, Payot, p.196.

<sup>18</sup> G. Büchner, op.cit., p.17.



N'a-t-on pas alors envie de mettre en regard le texte de Ferenczi où il évoque ce qu'il en est de l' « englobement » psychologique lorsqu'il s'agit de lutter contre sa propre désagrégation ?

Face à la tempête qui semble vouloir le dévorer Lenz ne cherche-t-il pas, comme l'écrit Ferenczi, à « contourner l'idée d'être dévoré » ?

« Dans ces moments, "l'intelligence" qui s'occupe avant tout de la préservation de l'unité de la personnalité, semble recourir à l'expédient de contourner l'idée d'être dévoré de la façon suivante : avec un effort colossal, elle englobait toute la force ou personne ennemie et se figure qu'elle-même est celle qui dévore quelqu'un, de plus, cette fois, justement la personne propre. L'être humain peut ainsi même avoir du plaisir à son propre morcellement<sup>19</sup>. »

Tout est dit.

Quand l'introjection échoue, c'est-à-dire quand la capacité à aimer fait défaut alors « tout devient solitude effroyable ; il était seul, tout seul ».

## II. EXPÉRIENCE MYSTIQUE ET « SUPPLÉANCE »

Cependant Lenz ne renonce pas.

Il recherche, dans son expérience mystique, à s'approcher du monde, à communier avec le monde. C'est en somme un autre abord de l'introjection, une autre tentative, mais qui sera, on va le voir, encore vouée à l'échec.

Après quelques jours passés à accompagner le pasteur Oberlin dans les vallées alentour le calme revient. La présence d'Oberlin apaise Lenz comme le feraient les bras d'une mère. Ou peut-être encore davantage son regard...

Il me semble trouver là une illustration de l'hypothèse de Caillois, de sa tentative de donner une racine commune au mimétisme biologique et à « l'expérience psychasthénique », du fait de l'importance donnée à l'élément visuel, dans les deux cas.

L'œil, c'est-à-dire les « taches oculiformes », explique Caillois, est l'outil de la fascination dans tout le règne animal, et peut éloigner les prédateurs, par exemple, d'un papillon qui mimerait des ocelles sur ses ailes. On peut rapprocher, dit Caillois, ces « yeux » mimés du « mauvais œil capable de protéger autant que de nuire »<sup>20</sup>.

<sup>19</sup> Sandor Ferenczi, Note du 7-09-1930 dans *Psychanalyse IV*, 1982, édition Payot, p.277.

<sup>20</sup> R. Caillois, *op.cit.*, p.95

*Le mimétisme est une action commandée par la vision rétinienne. Les poissons rendus aveugles ne s'adaptent plus au milieu sur un mode mimétique.*

*Mais loin d'être une action défensive, ou offensive, comme une première interprétation du mimétisme trop anthropomorphique pourrait le laisser croire<sup>21</sup>, la finalité du mimétisme, écrit Caillois, pourrait être une « assimilation au milieu », et de ce fait serait subordonnée à la « tentation de l'espace », comme on l'a vu.*

*Si l'on en revient à l'idée de départ de Caillois, savoir mettre en relation le mimétisme et la psychasthénie, par le biais de la fascination, et y voir un trouble de l'assimilation au milieu, par assimilation à l'espace, on peut interpréter autrement la quête de Lenz.*

*L'animal peut, comme l'homme, se mettre en péril dans sa recherche d'un trop semblable, dans sa soif d'uniformité. Et c'est une lecture que ne contredit pas la psychanalyse...*

*La persistance dans la quête du semblable est une aventure mortelle.*

*C'est aussi ce que montrent l'expérience du miroir, et la fascination qui l'accompagne.*

*Décrite dans sa dimension scopique c'est d'abord une expérience spéculaire, mais on ne peut pas en rester là. On sait à quel point l'aspect symbolique de cette expérience est vital pour l'être humain en voie d'humanisation.*

*« Il fallait souvent qu'il regarde Oberlin dans les yeux, et le calme puissant qui tombe sur nous dans la nature au repos, dans la forêt profonde, dans les nuits d'été qui fondent au clair de lune, lui semblait encore plus proche dans cet œil calme<sup>22</sup>. »*

*Ces quelques lignes montrent la fascination de Lenz agrippé au regard d'Oberlin comme un nourrisson peut l'être au regard de la mère qui l'allait. L'œil « calme » du pasteur se confond avec celui de la lune et Lenz cherche à y pénétrer, à s'y blottir comme au fond d'une mère profonde, semble dire Büchner.*

*La dimension psychotique du transfert sur Oberlin serait plus à désigner ici comme « symbiotique ».*

*Au-delà des « effets ravageants de la figure paternelle » (Lacan) chez Lenz se pose la question de la mère.*

*De sa mère je ne peux que faire classiquement l'hypothèse, avec Winnicott, d'un regard maternel sans retour pour s'apercevoir soi-même.*

<sup>21</sup> R. Caillois, *op.cit.*, p. 87.

<sup>22</sup> G. Büchner, *op.cit.*, p.27.

Ou bien, grâce à Daniel Stern, retrouver dans le cas de Lenz le thème d'un « accordage affectif » difficile qui, de ce fait, ne lui permet pas de s'éloigner des procédures développementales calées sur l'imitation.

L'hypothèse placentaire ne devient-elle pas là, à nouveau, nécessaire pour comprendre la tentation du retour à des moments intra-utérins, de vie co-placentaire, où perception et représentation n'étaient pas encore liées ?

Un temps peut-être où l'« accordage », cette fois fondé biologiquement, ne menaçait pas par son incertitude, ou par de probables fluctuations, le sentiment de continuité d'existence du fœtus ?

Après la recherche d'un autre dans le semblable, d'un autre semblable sans pour autant être identique, après la tentation de l'espace et le recours à la nature pour revenir à des images de base, et reconstruire la sécurité perdue, ou plus exactement jamais acquise, Lenz cherche à s'apercevoir dans l'œil du pasteur et ne fait que se heurter à un mur, à une pure surface de reflet...

On ne peut que penser aux variations de Geneviève Haag autour du regard compris comme un « élan au fond de la tête de l'autre » dans un mouvement qui, s'il y a un retour, une rencontre subjectivante, autorise l'« accordage », et lutte contre les « agonies primitives »<sup>23</sup>.

C'est dire si, dans le cas de Lenz, le « miroir de l'être du sujet dans l'autre », comme l'écrit F. Dolto<sup>24</sup>, manque pour qu'un échange humanisant ait lieu.

On est face à un phénomène d'identification « primaire », ou « totale », par absorption.

L'autre ici ne fait que confronter Lenz à une imitation qui n'est pas introjection d'un modèle identificatoire : l'autre n'est que surface réfléchissante.

La « tentation de l'espace » reste de l'ordre de l'imitation, de l'absorption, et participe ainsi de la dépersonnalisation en cours chez Lenz, mais aussi, on le sait bien, de sa tentative de guérison.

Chez tout un chacun, en effet, le mimétisme, s'il est modéré, est possiblement action défensive, et prélude à l'accordage...

Cette confrontation désespérée au miroir de l'œil du pasteur ne renvoie toujours pas à du sujet en voie d'identification, le « moi idéal » dont parle F. Dolto ne fonctionne pas, n'accompagne pas la traversée vers l'autre, Lenz reste en suspens, comme entravé par son agrippement même.

S'agripper pour ne pas devenir fou et devenir fou dans ce mouvement même.

<sup>23</sup> Winnicott, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, Gallimard, p.205.

<sup>24</sup> Françoise Dolto, L'image inconsciente du corps, 1984, Seuil, p.148.

À l'évocation du calme obtenu par Lenz par la plongée dans l'œil d'Oberlin on ne peut que mettre en regard les lignes suivantes, lorsque l'athéisme « prit en lui », et que « le chant triomphal de l'enfer » retentit :

« Ainsi il arriva sur les hauteurs de la montagne (...) et le ciel était un œil bleu stupide, et la lune était là dedans, ridicule, naïve. Lenz fut obligé d'éclater de rire, et avec le rire l'athéisme prit en lui et le saisit tranquillement, et fermement, et sûrement. »<sup>25</sup>

Dans les premiers jours de son séjour à Waldersbach Lenz se calme, se berce, dans les yeux du pasteur... Mais, dès qu'Oberlin s'éloigne et que la nuit tombe, tel un enfant submergé par sa peur du noir, il s'affole, sa vie s'échappe de lui. Rien de la présence d'Oberlin ne semble pouvoir être introjecté durablement.

C'est lors de ces longues journées avec le pasteur que Lenz tente d'« installer Dieu chez lui », comme le dit Oberlin. Cette proximité de Lenz et d'Oberlin est signifiée par Büchner dans la syntaxe elle-même. Par moments, on ne sait plus bien qui parle, quel est le sujet grammatical, le pasteur, Lenz ?

Il y a comme un excès d'introjection. Ou plus exactement on pourrait parler d'un dysfonctionnement de la fonction d'introjection quand elle ne parvient qu'à absorber, à mimer, sans pouvoir en garder de traces internes.

Alors Lenz demande à prêcher, et le pasteur le lui accorde. C'est, médiatisée par Dieu, une reconnaissance de Lenz par le substitut paternel qu'est Oberlin.

C'est après ce prêche que survient une crise, une extase mystique. La solitude semble vaincue.

« Maintenant un autre être, des lèvres divines, tressaillantes, se penchaient sur lui et suçaient (sogen) ses lèvres. (...) il ne pouvait pas trouver de fin à la volupté. »<sup>26</sup>

Le mot allemand « sogen » évoque l'acte de sucer, mais surtout celui de l'allaitement. Dans le contexte d'une telle crise j'aurais préféré traduire par « et tétaient ses lèvres ».

L'enfant Lenz et la mère Nature se tètent l'un l'autre : on est dans l'indistinction, il n'y a plus de séparation et la volupté est totale.

Si le corps de la mère dans la réalité, ici le corps de pierres et d'eau de la Nature, donne son sens aux références du « narcissisme fondamental », avant le narcissisme primaire, comme l'a soutenu F. Dolto, alors on peut traduire cette extase comme un retour à cette expérience de base narcissisante, sans discontinuité.

<sup>25</sup> G. Büchner, op.cit., p.65.

<sup>26</sup> G. Büchner, op.cit., p.35.

Le lendemain de son expérience mystique, de son extase, Lenz relate à Oberlin l'apparition de sa mère, et son ami lui confie en retour comment il avait été appelé par Dieu lors de la mort de son père.

À nouveau dans ce passage le texte mêle les sujets, grammaticalement, et on ne sait pas toujours bien à qui appartiennent l'une ou l'autre des expériences échangées.

Le rêve de l'introjection, une introjection de rêve peut-être, quand elle est perçue comme une indistinction d'avec l'autre, serait celui « d'absorber ainsi en soi, comme rêve, chaque être de la nature, comme les fleurs absorbent l'air avec la croissance et la décroissance de la lune. »<sup>27</sup>

On notera toutefois que les seuls moments où Lenz semble véritablement retrouver quelque équilibre est celui où il obtient la reconnaissance du pasteur qui lui permet de prêcher un dimanche, ou celui de l'épisode de son plaidoyer, face à Kaufmann, pour un « art vivant ».

En même temps il s'attaque ainsi indirectement à Goethe et à sa tendance à l'idéalisme que lui, Lenz, rejette violemment. Il peut enfin tenter de régler ses comptes...

Dans son discours sur l'art il est à sa place en somme, et peut de ce fait « complètement s'oublier »<sup>28</sup>...

Un soi réflexif est possible à cet instant, l'art donne à Lenz le regard qui lui manque. On peut se référer à nouveau à ce que dit Winnicott de la perception comme défense, mais aussi comprendre la création littéraire, l'écriture chez Lenz, comme une réponse au vide qui le consume.

Ce rapport de Lenz à l'art fait fonction de « suppléance » au défaut de symbolique.

### III. RETOUR DU REFOULÉ ? KAUFMANN REVIENT ET « DÉSACCORDE » LENZ...

Lenz peu à peu s'était « fabriqué sa petite place », mais quelqu'un revient « qui lui rappelait tant de choses » et « qui connaissait sa condition »<sup>29</sup>...

Alors que Oberlin, ne sachant rien de lui, pouvait se tenir dans une sorte de neutralité bienveillante vis-à-vis de son hôte, Kaufmann, lui, sait tout.

Dès le retour de Kaufmann « le monde est gâché » : ce dernier rappelle à Lenz son passé, et en particulier qu'il a un père, et quel père ! Et que celui-ci le réclame.

<sup>27</sup> G. Büchner, op.cit. p.37.

<sup>28</sup> G. Büchner, op.cit., p. 47.

<sup>29</sup> G. Büchner, op.cit., p.39.

Avec Oberlin, dont il semble alors devenir le complice, aux yeux de Lenz du moins, Kaufmann me semble véhiculer ce « désaveu » qui rend pathogène, pour Ferenczi, le traumatisme, au-delà de l'agression elle-même.

L'élaboration de divers traumatismes, du moins pour ceux liés à la relation difficile à son père, ou à des substituts maternels, était en cours. Ce processus, fragile on l'a vu, est non seulement interrompu par l'arrivée de Kaufmann, mais détruit par le désaveu porté sur les conflits qui avaient poussé Lenz à s'éloigner de son père.

De fait Kaufmann dénie à Lenz toute forme de reconnaissance, que ce soit celles des souffrances exercées par l'environnement et qui l'ont conduit au bord de la folie, ou de ses efforts pour s'en sortir.

Ce ne sont que gamineries, lui dit-il en quelque sorte, il est temps de retourner chez ton père...

En d'autres termes c'est aussi ce que lui demandera le pasteur Oberlin lorsque, de retour de Suisse, face aux déclarations blasphématoires de Lenz, il lui dira de se tourner vers Dieu, de rentrer en somme à la Maison du Père...

Si le pasteur Oberlin a pu accompagner Lenz dans son dilemme face à son père, puis envers Dieu, et reconnaître de la sorte son angoisse, en être le témoin, il ne peut plus descendre avec lui aux enfers, le suivre dans ses « tortures religieuses ». Oberlin ne peut plus suivre...

Et ce faisant, sans le savoir, le pasteur répète un crime, par une sorte d'avortement de la relation thérapeutique en cours.

L'effet est traumatique. Tout ce qui avait été reconstruit est en somme désavoué par celui-là même qui avait permis à Lenz de se relever, et les liens patiemment renoués avec une forme de réalité sont détruits à l'instant de ce nouvel abandon.

Il faudrait analyser davantage ce moment traumatique, et se référer par exemple à ce que Delaunay écrit sur l'effet traumatique des fins de non-recevoir qui peuvent être répétées du fait de l'analyste qui ne prend pas suffisamment en compte la réalité du trauma, ou qui ne peut pas quitter un instant sa « posture » d'analyste, ou sa théorie, ou ce qui en est l'équivalent ici, avec Oberlin, son idéologie chrétienne....

Pourtant, face à Kaufmann, Lenz proteste, il se défend violemment.

« Partir loin d'ici, partir ! À la maison ? Devenir fou là bas ? » Et il demande qu'on le « laisse en repos », chez Oberlin, dans cette maison où « il était nécessaire à tout le monde qu'il soit là ».

En pure perte.

En quelques mots, à peine arrivé, Kaufmann a fait échouer la reconstruction encore chancelante ébauchée auprès d'Oberlin.

De plus il décide d'emmener Oberlin en Suisse pour lui faire rencontrer Lavater, ancien ami de Goethe, et théologien de surcroît. En se rapprochant de Goethe, et de Kaufmann, le pasteur s'éloigne doublement de Lenz.

De fait, à Oberlin qui revient de Suisse il se plaindra : « Vous aussi vous voulez m'expulser ? ».

Encore une fois Lenz a été abandonné.

« Désaccordé <sup>30</sup> », écrit Büchner.

La chute est sans recours.

En lui l'enfant est mort, ou du moins très malade.

Une dernière fois dans la montagne il erre. Tombe sur une chaumière où il rencontre les figures de la folie. Une fille qui dort les yeux grands ouverts, une vieille femme marmonnant des cantiques, et enfin un homme « long et maigre », une sorte de mage illuminé. Lenz, après cette nuit dans la chaumière, rentre « à la maison »...

Maintenant « il trouvait ça inquiétant cet homme violent, c'était parfois comme s'il parlait d'un ton effroyable. Et aussi dans la solitude il avait peur de lui-même. »<sup>31</sup>

En lui la lutte a commencé, entre l'homme violent, est-ce lui, ou celui de la chaumière, entre l'agresseur qu'il devient pour lui-même et l'enfant, la fille folle peut-être, qui se meurt, et lui qui devient fou ?

Le « retournement contre la personne propre » est en cours.

C'est auprès d'une femme et d'une mère, de Mme Oberlin, qu'il se réfugie, et que sa conviction d'être un meurtrier s'installe. Quelque chose en lui est tué en effet.

Ne peut-on voir là ce que décrit Ferenczi lorsqu'il parle de l'agresseur qui disparaît en tant que « réalité extérieure » et devient alors « intrapsychique » ?

Et en même temps le monde se rétrécit.

Loin de courir derrière le soleil comme autrefois, Lenz se cogne contre le ciel, et étouffe.

L'espace dilaté des premiers jours dans la montagne se contracte peu à peu.

À la tentation de l'espace a succédé la menace de mort.

<sup>30</sup> G. Büchner, op.cit., p.49. Le mot allemand est « verstimmt », et reprend exactement cette idée que quelque chose ne « colle » pas. L'humeur n'y est pas... Il n'y a pas d'accordage possible, ou alors ça « colle », et c'est de l'adhésivité qui ne fabrique pas de rencontre.

<sup>31</sup> G. Büchner, op.cit., p.57.

« Pour moi c'est si étroit, si étroit ! »

Ce carcan, cet espace qui se resserre et l'étrangle, ne pourrait-ce être comme l'envers du vide ?

Car c'est là que conduit, inévitablement la tentation placentaire, c'est-à-dire le retour à la première maison, à l'espace plein de la matrice originelle.

Et, plus il meurt à lui-même, « plus ça le poussait à réveiller une incandescence en lui »<sup>32</sup>.

C'est alors qu'une enfant, Frédérique, meurt à Fouday.

On se souvient : une autre Frédérique, la jeune maîtresse de Goethe, celle qu'il avait voulu, lui aussi, conquérir, est déjà « morte » pour lui, elle lui a déjà été refusée.

Lenz se précipite au chevet de l'enfant mort, c'est sa dernière chance.

Il frissonne et pleure, comme Jésus a frissonné et pleuré au chevet du cadavre de Lazare<sup>33</sup>, et d'évidence c'est aussi à lui-même que Lenz s'adresse lorsqu'il prononce la phrase fameuse « Lève-toi et marche ». Dans l'Évangile, c'est à un paralytique que s'adressent ces mots, et non à un mort. Mais la confusion est intéressante...

« Lève-toi et marche » sont des paroles qui séparent l'enfant de la mère, écrit Dolto, dans son livre L'Évangile au risque de la psychanalyse.

C'est en l'absence de Jésus, dit l'Évangile, que Lazare est mort, il est mort de son absence. Il est reproché à Jésus d'avoir trop tardé, de ne pas être venu alors que Lazare était malade, et que Jésus aurait pu encore le sauver. « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort. » C'est ce que vont dire, tour à tour, Marthe et Marie, les sœurs de Lazare.

Et c'est aussi ce que Lenz aurait pu dire.

Lenz, en effet, se sent mourir de l'absence d'Oberlin, et voit en Frédérique son enfant intérieur paralysé, semblable à lui-même qui vit désormais comme mort.

Dans une sorte de psychodrame, il représente son propre clivage : une partie de lui se met en place d'un père et exhorte sa partie malade, l'enfant détruit en lui, à ne pas mourir de l'absence de sa mère.

<sup>32</sup> G. Büchner, op.cit., p. 61.

<sup>33</sup> Voir le texte de l'Évangile selon Saint Jean, chapitre XI, qui insiste sur les frissons et les pleurs de Jésus, avant de réaliser ce miracle.

C'est plus simplement par ces mots « Lazare, dehors ! » ou encore « Lazare, sors ! » que Jésus appelle Lazare et le « ressuscite »...



Lenz, écrit Büchner, après être resté « assis longtemps, figé » demande à l'enfant de se lever, de marcher.

« Mais les murs ne lui renvoyèrent que le son, de sorte que cela semblait se moquer<sup>34</sup>. »

Le monde n'est plus que pur espace de persécution.

Cette fois tout est froid, « vide et creux » en lui, et « dans sa poitrine il y avait un chant triomphal de l'enfer ».

L'athéisme qui « prend » en lui signifie l'expulsion du monde des humains, et éternise l'impossibilité de toute reconnaissance de la part du père.

Chez Lenz l'athéisme est possiblement sa mort psychique : par défaut d'introjection, par l'échec de la fonction d'introjection dans sa dimension maturante, identifiante...

C'est la bascule dans la folie, dans ce « précipice où une envie folle le poussait à regarder toujours ».

Le ciel n'est plus qu'un « œil bleu stupide », le regard humanisant du pasteur Oberlin n'a pas été introjecté.

L'espace n'est plus un recours.

Lenz devient le néant, rien en lui ne tient, aucune trace de ce qu'il a vécu avec Oberlin ne peut être conservée.

« Ainsi il continua à vivre. »<sup>35</sup> À vivre mort désormais.

Et c'est bien possible que ce soit ça l'enfer !

**Mireille SARDAT**

<sup>34</sup> G. Büchner, op.cit., p. 65.

<sup>35</sup> G. Büchner, op.cit., p. 89. « So lebte er hin. » : par ces mots se termine le texte de Büchner.